

Fatima

De l'espoir malgré tout

Charles-Henri Ramond

Numéro 300, janvier 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/80913ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ramond, C.-H. (2016). Compte rendu de [Fatima : de l'espoir malgré tout]. *Séquences : la revue de cinéma*, (300), 21–21.

Fatima De l'espoir malgré tout

Sorti dans un pays qui peine toujours à s'extirper d'un marasme social vieux de plusieurs décennies et qui ne semble pas prêt de s'éteindre, **Fatima** de Philippe Faucon est un petit bonheur qui arrive à brûle pourpoint. Par l'universalité de son portrait de mère dévouée, par sa simplicité et son naturel, le film est parvenu à émouvoir une population en mal de réconfort.

CHARLES-HENRI RAMOND

Les problèmes d'intégration et d'adaptation à la société française, Philippe Faucon les connaît bien. Né en 1950, au Maroc, c'est d'abord à Marseille qu'il les met en images. **Les étrangers** (1999) puis **Samia** (2001), deux œuvres qui portaient un regard d'une rare lucidité sur les communautés maghrébines en proie aux bouleversements de leurs valeurs (homosexualité, problème d'éducation, maternité précoce), vivant tant bien que mal leur adaptation en sol français. Salué par la critique, le travail de Faucon se démarque par la simplicité de sa mise en scène et par une approche naturaliste, presque documentaire. Après deux films en demi-teinte, il revenait à son sujet de prédilection avec **Dans la vie** (2008) qui tentait de réconcilier juifs et musulmans dans une histoire vieillotte d'amitié entre deux mamies de confessions différentes. Un didactisme que l'on retrouvait dans **La désintégration**, son dernier film abordant l'endoctrinement idéologique de jeunes d'origine étrangère dans une ville ouvrière.

Inédits au Québec, ces films forment le corpus cohérent d'un réalisateur qui a beaucoup à dire. On retrouve donc dans **Fatima** les thèmes qui lui sont chers. Et comme dans son second film, un prénom, un visage qui illumine l'écran et la monstration du lourd handicap de la femme maghrébine se conjuguent aux craintes suscitées par une société inconnue. Fatima ne connaît pas le français et élève seule ses deux filles. Souad, la plus jeune, porte en elle le symbole d'une intégration difficile. Elle refuse ce que sa mère est devenue : femme de ménage aux petits boulots. Pour la plus grande, Nesrine, le salut passe par les études. Fatima tente de les supporter comme elle le peut et s'évade dans l'écriture. Sans tomber dans le sensationnalisme ni le fatalisme, Faucon ne fait pas de Fatima une martyre de l'exclusion, ni ne rejette la faute sur le « système ». Fatima le sait, son problème est de ne pas connaître le français. Les démarches administratives, les formulaires à remplir, sa condition repose sur ses seules épaules. Condamnée au dur labeur, aux travaux rudes et mal payés, sa santé finira par le payer cher.

Pourtant un regard humaniste sur ces mères-courage immigrantes, Faucon n'est pas pour autant tombé dans l'angélisme. Il montre à quel point la bureaucratie française est complexe pour qui ne parle pas la langue. Fatima franchit les portes de l'administration avec Nesrine, qui lui sert à la fois de guide et d'interprète. Mais il montre aussi à quel point la vie dans les banlieues peut être étouffante. Les quolibets des voisins à l'endroit de Nesrine, fille indigne car trop indépendante, ou les remarques désobligeantes adressées à Fatima, femme devenue seule suite à



La communauté immigrante est loin d'être un tout solidaire

son divorce. Et dans le quotidien de Souad et de ses copines, il y a les garçons de la cité, entreprenants, presque harceleurs. Des relations que l'on imagine presque devenir malsaines ou brutales. À l'image de la France de souche, la communauté immigrante est loin d'être un tout solidaire.

Sans tomber dans le sensationnalisme ni le fatalisme, Faucon ne fait pas de Fatima une martyre de l'exclusion, ni ne rejette la faute sur le « système ».

Bien qu'inspiré par l'histoire de l'écrivaine Fatima Elayoubi, **Fatima** porte indéniablement la marque du réalisateur. La très courte durée du film – une constante chez lui – oblige à se concentrer sur l'essentiel, à simplifier son intrigue au maximum et à laisser une place importante au symbole et à l'ellipse, à l'image de **Samia** (qui durait moins de 75 minutes), au risque de paraître simpliste. Mais cette marque distinctive le porte ici au sommet de son art. Souhaitons qu'un distributeur québécois distribue, au moins en VOD, l'œuvre de ce cinéaste engagé. Elle est à bien des égards, unique et essentielle.

★★★★★

Note : ce texte a été écrit avant les barbaries ayant secoué Paris le 13 novembre 2015.

■ **Origine :** France / Canada (Québec) — **Année :** 2015 — **Durée :** 1 h 19 — **Réal. :** Philippe Faucon — **Scén. :** Philippe Faucon d'après les livres *Enfin je peux marcher seule* et *Prières à la lune* de Fatima Elayoubi — **Images :** Laurent Fénart — **Mont. :** Sophie Mandonnet — **Son :** Thierry Morlaas-Lurbe, Benoit Leduc — **Cost. :** Nezah Rahile — **Int. :** Soria Zeroual (Fatima), Zita Hanrot (Nesrine), Kenza Noah Aïche (Souad), Chawki Amari (le père) — **Prod. :** Philippe Faucon, Serge Noël, Yasmina Nini-Faucon — **Dist./Contact :** Filmoption International.